

province, la remise des césars – pour prendre des exemples tout récemment entendus ou lus – ont désormais acquis l'évidence de rites¹.

Il n'est de rite qui n'accueille du texte, suscitant du discours qui commente, justifie ou reprend ce qui est agi. On peut donc dire que l'invention d'un rite suppose la naissance jumelle du discours qui le fonde.

Le modèle des "rites de passage" A. Van Gennep souligne le fait que ceux-ci sont représentés et compris comme des "passages matériels". La traversée – d'un gué, d'un seuil ou d'une frontière – est la référence des rites qui marquent les discontinuités dans la vie individuelle et sociale, tout en se donnant les moyens de les surmonter, de les conjurer.

À travers le rite une société prend sans doute "conscience d'elle-même" mais "d'une manière indirecte, après s'être en quelque sorte réfléchi dans le monde immatériel"².

Comme il met en jeu le corps, qui est tout ensemble son outil et sa matière, le rite se donne à nous un peu "comme une danse" avec sa part de flou gestuel, de savoir faire incorporé, de trajet improvisé.

L'efficacité du rite est au prix de la méconnaissance du réseau de relations symbolique qui doit échapper à ceux qui l'agissent. On agit dans le rite, on ne réfléchit pas. Le rite est un peu une action sans réflexion, on abandonne l'intellect.

Pour les uns le fait moderne majeur est un "transfert de sacralité" : la religion, exclue de sa position centrale, aurait pénétré les nouveaux moments de haute intensité collective.

Le cérémonial politique serait comme une "grande messe" communiale ordonnée par un leader qui inaugure une nouvelle fois le temps, qui réinstalle l'histoire ; le spectacle sportif avec ses fidèles, ses prêtres, ses croyances et sa périodicité régulière reconstituerait exactement un programme liturgique ; les rassemblements de jeunes "fans" autour de la musique mettraient plutôt en œuvre la transe mystique, la communion passant par le corps possédé au sein duquel serait descendue "l'idole" elle-même que l'on vénère comme un saint.

1 Le rite, le sacré, le symbole

1 Emile Durkheim : le rite, c'est sacré

Avant les débuts scientifiques de l'ethnologie, Sir James Frazer, dans son œuvre monumentale *Le rameau d'or* (1880-1935), analysant les magies et les superstitions classait les rites en quatre catégories. Les rites :

« sympathiques » (similitude)

¹ Serge Daney rendant compte dans *Libération* – lundi 9 mars 1987, p. 27 – de la dernière cérémonie des césars bâtit son article selon la liste des propriétés de ce "rite" : "familial... mondain... télévisuel... rassembleur... humain... national".

² On trouvera de pertinents commentaires sur ces textes fondateurs dans *Les rites de passage aujourd'hui*, op. cit., sous les plumes de N. Belmont (p. 12 en part.) et I. Chiva (pp. 226-235). Un bon exemple de ce franchissement où l'on matérialise une étape invisible est sans aucun doute le passage maritime de la ligne (voir H. Henningsen, *Crossing the Equator. Sailor's Baptism and other Initiation Rites*, Munksgaard, Copenhague, 1961). J. Pitt-Rivers a développé avec humour cette analyse à propos du "passager" sur une ligne aérienne transnationale : "La revanche du rituel dans l'Europe contemporaine", *Annuaire de la V^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sciences religieuses*, T.XCIII, 1984-1985, pp. 41-60 et *Les Temps Modernes*, mars 1987.